

FRANCE, TERRE DE CHAMPIONS : MAIS QUEL EST LE SECRET ?



© SHF

L'année 2023 aura donné place à 4 championnats internationaux d'endurance : 3 Championnats du Monde (Séniors, Juniors & Jeunes Cavaliers, Jeunes Chevaux), et un Championnat d'Europe.

Bien que courus sur des sols différents, sable et pierres du désert émirien de Boutheib (UAE), pistes plates et galopantes de Padise (Estonie) et d'Ermelo (Pays Bas), terrain escarpé et technique de Castelsagrat (France), les chevaux français

d'endurance ont brillé partout. La Société Hippique Française (SHF) a cherché à comprendre pourquoi ces chevaux sont aussi qualitatifs et toujours présents dans le haut des classements, et pas uniquement sous la selle de cavaliers français.

Les chevaux français trustent très régulièrement les meilleures places en endurance, et 4 critères ressortent pour expliquer ces performances : la génétique, le mode d'élevage

/alimentation, la formation/valorisation et « un petit quelque chose en plus que les autres n'ont pas ».

Différents experts se sont exprimés et tous n'ont pas exactement la même perception de ce phénomène.

1 LA GÉNÉTIQUE : ARME ABSOLUE ... OU RELATIVE ?

La génétique, les croisements sont des facteurs de réussite. Mais peut-on ne miser que là-dessus ?

Christèle Derosch¹ est catégorique : « la génétique n'est pas suffisante à elle seule. Sans la génétique, on ne peut pas avoir de cracks ; des bons chevaux oui, mais pas de cracks ».

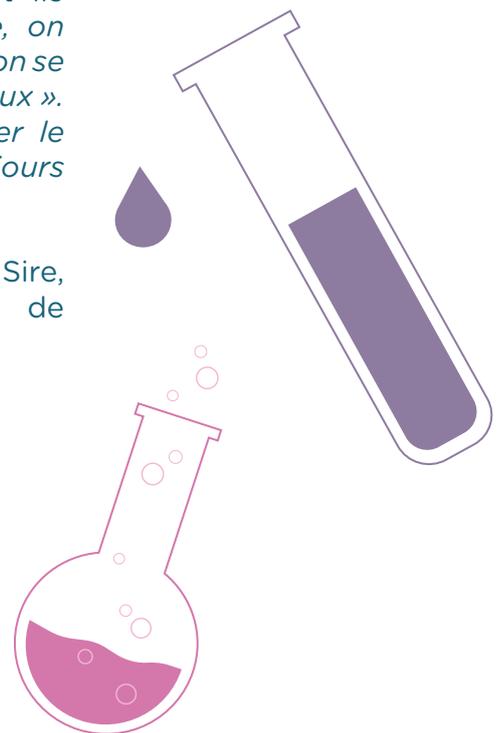
Céline Robert² voit la génétique « comme un atout, mais elle ne joue qu'entre 10 et 30% maximum dans la performance, et cela va dépendre des critères que l'on va considérer comme entrant dans la performance. 20% est une bonne moyenne ».

En écoutant, **Marion Wasilewski³** on comprend l'importance qu'a la génétique dans le choix des chevaux : « le Bahreïn achète vraiment les chevaux sur papiers. Après que Darco la Majorie ait été sacré Champion du Monde à Boutheib en début d'année, on est allé chez Christian Manoha (Haras de la Majorie - ndlr), et on a acheté 5 Baltik des Ors (origines Persik et Zulus - ndlr). On a aussi acheté le propre frère de Darco. On espère qu'ils performeront autant que Darco !

La génétique a vraiment permis de faire évoluer les chevaux, dans le cardiaque notamment : on arrive à rentrer des chevaux dans le vet en 1 minute et demi - 2 minutes ! Et ce sont les éleveurs qui ont permis ça en composant avec la génétique pour avoir un meilleur cœur ».

« Lorsque l'on vous présente un cheval, la première chose que vous regardez, c'est la lignée ! » commente **Guilherme Santos³**. « Après, vous regardez des vidéos, vous les observez courir pour voir comment ils fonctionnent. Au vet-gate, on voit des chevaux passer et on se dit « tiens celui-là c'est mieux ». Puis après, on va chercher le pedigree. On regarde toujours les familles ».

Persik : incontournable Sire, à l'origine de tellement de champions !



Pas d'endurance française sans Persik ?

Tout est effectivement parti de lui lorsque le Parc des Cévennes a importé cet étalon pour améliorer sa jumenterie : le parc avait besoin de chevaux pour entretenir ses grands espaces.

Et c'est là qu'un homme a modifié le cours de l'histoire de l'endurance : Yves Richardier.

La découverte, à la télévision, de cette course mythique qu'est la Tevis Cup, lui a donné des idées. Habitant à Florac, il réalise alors, que toutes les conditions étaient

réunies pour « fabriquer » des chevaux capables de parcourir de longues distances. Il s'est ensuite quelque peu « accaparé » l'étalon gris. Sous la selle de Jean-Marie Fabre, Persik gagna les 2 premières éditions de la course de Florac (qui étaient nationales à l'époque).

Et lorsque l'on demande, pour taquiner les esprits, pourquoi Persik est Persik ; les réponses fusent !

C'est ça l'effet Persik !

« Persik est le premier étalon à avoir produit pour l'endurance car il était dans le berceau où l'on produisait des chevaux pour l'endurance et la randonnée. Les autres étalons utilisés à cette époque, l'étaient également en courses de plat pour la plupart. Il est à l'origine de la création de la filière endurance » explique **Céline Robert**²

« il a été le premier à servir des juments elles-mêmes orientées endurance, et dont les produits étaient destinés à l'endurance. Persik avait probablement des capacités et des aptitudes très bonnes pour l'endurance. Le génotypage n'a malheureusement pas pu être fait pour lui, mais pour certains de ses fils, oui. On retrouve du Persik de toutes parts : il est le chef de file de l'endurance. C'est une référence, : c'est ça l'effet Persik ! ».

« Persik est bon partout ! C'est incontestable et il a surclassé tout le monde. Il a servi énormément de juments avec des origines Ol. A la fin de sa carrière, il n'a servi que de très bonnes juments ce qui a donné les meilleurs produits » commente **Christèle Derosch**¹.
« Prenez Branik (x Arques Perpex) et ses descendants Mediatik Larzac et Charismatik Larzac : ils ont le même physique que Persik ! Parfois non : Diamant du Rolon

est plus typé Manganate. Mais les qualités de Persik ont été fixées ».

Marion Wasilewski³ confirme cet état de fait : « cela fait des années qu'en France on travaille sur la génétique de Persik et ça marche. On a essayé d'apporter de nouveaux sangs via des étalons de plat par exemple. Et



Persik et Pierre Cougul (1973, Toulouse) © Caroline Cougul

avec du recul, je me dis que la base c'est Persik. On reste sur du classique qui fonctionne. Nous-mêmes (le Bahreïn - ndlr) on a tenté d'aller vers des étalons plus courses de plat, et mon patron (Skeikh Nasser bin Hamad-al Khalifa - ndlr) me dit maintenant de revenir sur du Persik et en France : c'est une valeur sûre. En France, il y a tout ; pourquoi aller chercher ailleurs ! On ne va pas chercher plus loin : on reste sur du Persik et en France ! ».

Stéphane Chazel⁴ donne une explication très rationnelle : « les meilleures juments sont allées à Persik : c'est un engrenage. Persik était un super étalon, mais en plus

toutes les conditions étaient réunies pour que ce soit un succès. Quand vous avez 2 ou 3 juments qui gagnent sur 160, on les fait servir par Persik ! Et ça, ça a augmenté le phénomène. Prenez Cookie Hipolyte (médaillé d'argent/équipe et 11ème aux derniers Championnats du Monde des Jeunes 2023 avec Ema Chazel - ndlr), elle a du Persik par son père et par sa mère ! ».

« Persik, c'est une génétique incroyable ! » s'exclame **Jean-Philippe Francès**⁵ « et ça dès le début avec M e l f e n i k (médaillé d'or / équipe et argent en individuel aux Jeux Équestres Mondiaux 1994 - ndlr), Varoussa

(Championne du Monde en 2000 - ndlr), Dynamik (médaillé de bronze Championnat du Monde Juniors 1998, Champion de France 1999, Vice-champion du Monde 2000 - ndlr). Encore jusqu'à aujourd'hui la lignée de Persik continue de briller avec Easy el Boheira (Championne d'Europe 2023 - ndlr) ».

Ce n'est pas **Christian Quet**⁷ qui les contredira : « la lignée Persik a inondé l'élevage français et les résultats sont toujours là. J'ai eu Khadar (fils de Persik) pendant plus de 20 ans et son fils Jelam du Barthas fait sa 1ère saison de monte cette année ».



Jean-Michel Grimal⁶ est lui aussi d'accord sur le rôle qu'a joué Persik dans le développement de l'endurance en France, même s'il pense que c'est un raccourci de dire qu'il est la base de la discipline :

« à mon avis, si l'on avait fait pareil avec beaucoup d'étalons, car il a tellement sailli, on aurait eu le même résultat. Mais ce qui est sûr c'est que Persik a été un améliorateur. Tout cela a donné une base très saine qui a été recroisée, et après les enfants de Persik ont aussi vraiment fait carrière. Il y a eu des étalons, et il y a encore des étalons qui sont disponibles, et c'est ce qui a enclenché la progression ».

Et les mamans dans tout ça !

Si les pères sont systématiquement cités en référence, nos experts s'accordent à dire que la mère joue un rôle majeur.

« Pour moi, la mère c'est 75% du résultat et le père 25% ! Elles sont très importantes pour asseoir de bonnes lignées qui correspondent aux chevaux que l'on recherche en endurance » affirme **Marion Wasilewski³**.

« La réussite de l'élevage français repose sur des juments sélectionnées. Prenons l'exemple de Cookie Hipolyte : la souche basse est une souche de la famille Lux dans l'Ardèche, très impliquée en endurance dans les années 80. Cela veut donc dire que la jument de fondation a couru dans les années 80. C'était une bonne jument qui a été mise à l'élevage. De fait, beaucoup de nos chevaux de haut niveau ont ce format-là. Les premières juments Ol arabe, trotteur, qui réussissaient dans les années 75-80 ont été mises à

la reproduction à Persik, à ces étalons de l'époque. Et c'est comme ça qu'aujourd'hui, on se retrouve avec une génétique forte. Alors même si on a une génétique basse diversifiée, c'est quand même toujours des juments qui ont été testées à l'époque » explique **Stéphane Chazel⁴** qui complète en disant que *« sur nos juments, 4 ou 5 familles maternelles reviennent ».*

Il prendra pour exemple Biskra dont on retrouve 3 produits dans les 12 premiers de la CEI3* de Monpazier et citera Mobrouka *« qui a donné pléthore de Champions d'Europe et du Monde ».*

Sa conclusion : *« même sur les souches basses, il y a quand même des choses qui se retrouvent ».*

Christèle Derosch¹ parlera de Melfenik dont les origines ne sont pas toutes connues du côté de sa mère : *« Persik + des mères Ol ; ça a donné des gagnants, des champions exceptionnels ! ».*

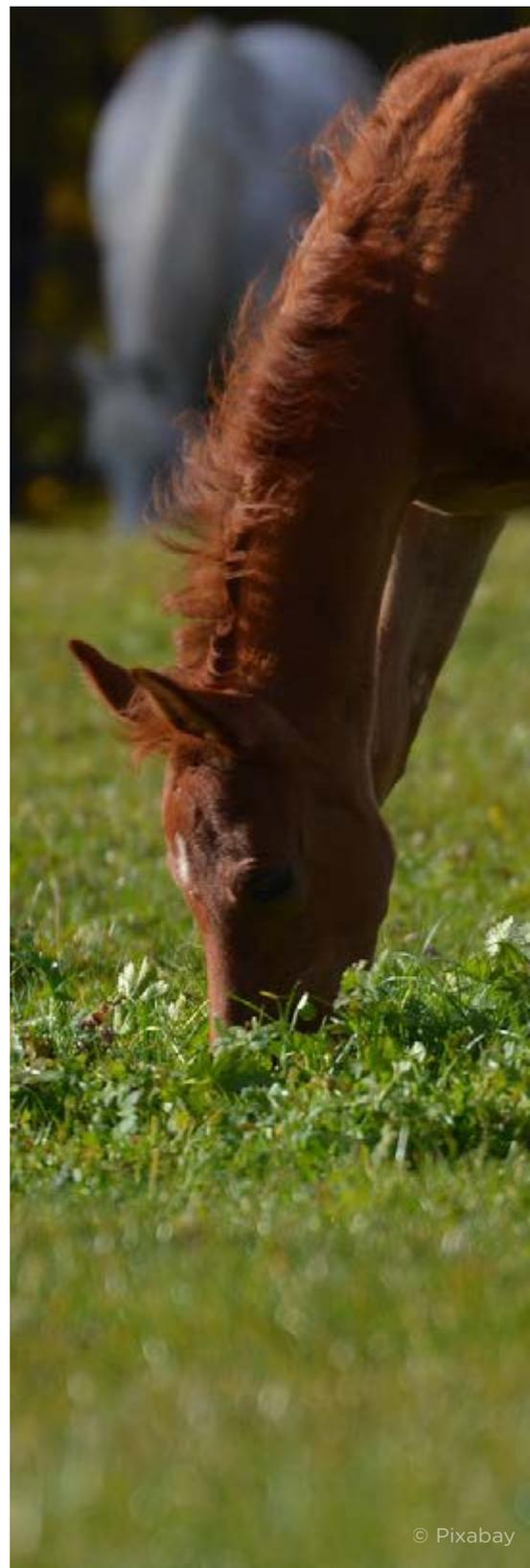
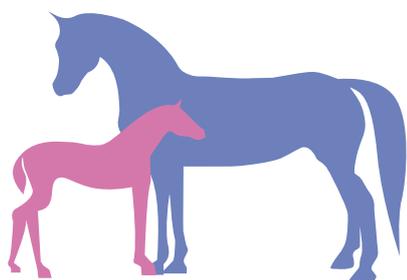
Guilherme Santos⁸ valide lui aussi le fait que les lignées maternelles sont cruciales : « les brésiliens me demandent d'acheter des représentants des bonnes souches maternelles. En France, ils ont su installer, mettre en valeur des vraies familles de gagnants. Au Brésil, il y a une famille maternelle qui est exceptionnelle. Et quand je discute avec les brésiliens, ils sont toujours surpris de voir que la grand-mère a produit plein de bons chevaux. Souvent les gens achètent la semence d'un père parce qu'il a un fils qui a bien gagné. Mais quand on est dans ce milieu, que l'on va étudier un peu plus loin dans les origines, on se rend que ce n'est pas tout à fait comme ça que ça marche. Il y a l'impact du départ et puis après ... C'est pour ça que la mère est très importante. C'est comme si vous demandez à un amateur de vin s'il préfère le Bordeaux ou le Bourgogne : c'est une question qui ne se pose pas ; il y a d'autres paramètres à prendre en compte ».

Guilherme Santos⁸ fait ici référence à Klonica (qui a Aswan pour grand-père), et qui a été importée au Brésil, de Pologne pour produire des chevaux de Show : « mais ses poulains n'étaient pas beaux. Klonica a été mise à l'endurance, et sa valeur s'est exprimée ».

Il y a néanmoins un paramètre scientifique indiscutable qui explique pourquoi la mère est cruciale : « en endurance,

on est sur une performance aérobie qui repose sur les mitochondries ... qui sont transmises par la mère. L'endurance est probablement la discipline où cela peut avoir le plus d'influence sur la performance, et sur le mental aussi : c'est là où la jument y contribue le plus » explique **Céline Robert**².

Bruno Van Cauter⁹ va également dans ce sens en apportant des informations complémentaires : « ce qui fait les souches maternelles, c'est l'ADN mitochondrial. Et ça c'est la différence. La mitochondrie, c'est l'organelle responsable de l'énergie de la cellule. La qualité des mitochondries transmises par la mère fait la qualité de la souche maternelle. Des études ont même prouvé que le microbiote d'un coureur cycliste qui gagne le Tour de France n'est pas le même que celui du coureur qui gagne un Paris-Roubaix. Le microbiote pourrait donc aussi expliquer la qualité de certaines souches maternelles et montrer leur impact dans la performance. On voit là tout l'intérêt de ce que mange un poulain petit. On peut alors se poser une question : sachant que les poulains mangent les crottins de leur mère sur la prairie, ne pourrait-on pas ensemercer leurs intestins en mettant dans leurs prairies, des crottins de juments reconnues comme grandes gagnantes et ainsi accroître leur capacité de récupération par exemple ? ».





FRANCE : TERROIR DE PERFORMERS ?

L'équation *cheval d'endurance + Causse = performances* est légende. Pourtant en y regardant bien, ce ne serait pas l'unique combinaison gagnante.

Pour certains, ce sont les grands espaces type semi-extensif qui sont importants... et d'autres pensent que des poulains élevés dans des espaces très grands ne reçoivent pas les mêmes soins, sont moins proches de l'humain et que de fait, de bons chevaux peuvent passer inaperçus voire peuvent rater leur carrière sportive.

Qui dit vrai ? Personne !

Chacun a ses convictions, ses expériences.

Christèle Derosch¹ dont l'élevage basé au sud du Causse du Larzac fonctionne sur un mode semi-extensif, est bien placée pour en parler : « en France, il y a des terroirs propices à l'élevage. Il y en a en Bretagne mais beaucoup dans le sud. Il faut de l'espace, du semi-extensif où les chevaux vivent en troupeau, et il faut leur laisser le temps de grandir. Nous lâchons les poulains à 3 semaines pour préserver les articulations ; des terrains trop escarpés dès la naissance peuvent provoquer une laxité des articulations. Des terrains

durs sont préférables aux terrains mous et du dénivelé modéré permet un travail sans une trop forte intensité.

L'intérêt des Causse, c'est aussi l'altitude qui apporte une bonne oxygénation. On voit que son métabolisme intrinsèque est meilleur que celui d'autres chevaux. Nos chevaux puisent toutes les bonnes choses naturelles présentes dans l'herbe du Causse riche en oligoéléments.

Les terrains calcaires apportent également une meilleure densité osseuse ; c'est à valider, mais c'est logique.



Sur ces terrains, l'alimentation est riche à base de fourrage très ligneux



Autre fait indiscutable : le mental.

*Un cheval élevé de cette manière a du caractère, est équilibré. Il est mieux élevé car il vit en troupeau. Et économiquement, cela permet d'attendre les chevaux car leur coût d'entretien est moindre. Ils ont ainsi le temps de mûrir pour ensuite faire une belle carrière. Mais avoir des chevaux élevés comme ceux de **Christian Quet**⁷ (élevage du Barthas - ndlr), font qu'ils sont habitués à être manipulés notamment pour les changements de pré : ils ont un meilleur comportement ».*

Lorsque l'on demande à **Christèle Derosch**¹ si ses conditions d'élevage favorisent le système respiratoire, elle explique que c'est un cumul de facteurs : « le système respiratoire est inné par la génétique, auquel s'ajoutent les bienfaits de l'attitude, du dénivelé, de la taille des grands espaces, le tout apportant une meilleure ventilation. Les chevaux bougent toute la journée : le matin pour être au soleil levant, ils font ensuite 1km pour se mettre à l'ombre, trouver de l'eau et enfin recherchent le soleil couchant ».

Et pour le cardiaque, sa réponse est sans appel : « le cœur de fou vient de l'héritage plus que de l'environnement. Mais il y a un meilleur acquis en milieu naturel car c'est mieux ancré qu'obtenu de manière artificielle, en règle générale ».

Christèle Derosch¹ citera également l'élevage de Cabirat qui n'est pas dans les Causses mais en Dordogne, où Jean-Noël Lafaure élève ses chevaux en troupeaux et sur de grands espaces, et obtient de très bons résultats, « et il attend ses chevaux » ajoute-t-elle.

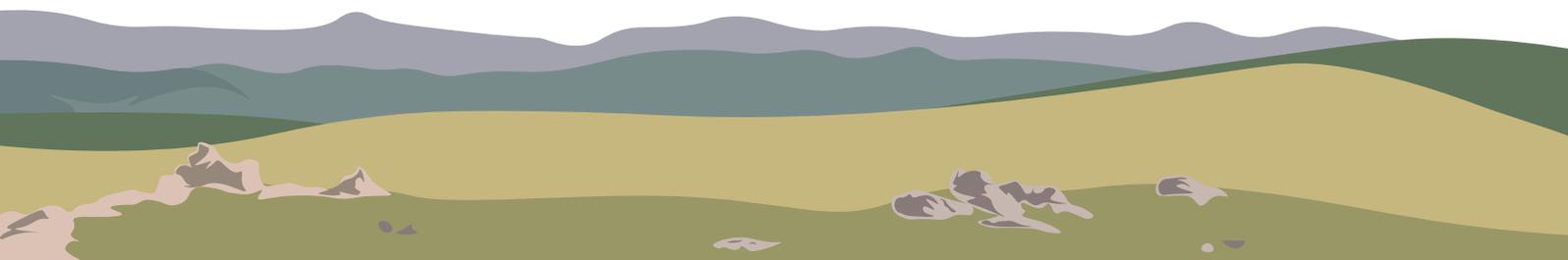
Céline Robert² pose un regard plus pragmatique sur le témoignage précédent : « les UAE, comme d'autres, ont essayé d'élever en Normandie (car ils y avaient des chevaux de courses). Au bout de 2 générations, les Pur-Sang Arabes ressemblaient plus à des Pur-Sang ou des Selle Français ! Ils avaient perdu la conformation et la qualité du Pur-Sang Arabe et ceci très rapidement. Les UAE avaient leurs élevages dans l'Orne et se sont retrouvés avec des chevaux aux gros pieds, larges, plats comme ceux des Selle Français. On voit là l'importance de l'environnement ; l'effet du milieu se voit de suite ».

Pourquoi les Causses restent-ils la référence ?

Céline Robert² explique que « lorsque l'on parle d'élever des chevaux dans le Causse (ou dans le Sud de la France), on pense à la locomotion, aux articulations, à l'impact ostéo-articulaire, mais il n'y a pas que ça. Cet environnement est très important car il joue également sur la résistance osseuse, les tendons ».

De fait, l'impact sur l'alimentation est indéniable : « sur ces terrains, l'alimentation est riche à base de fourrage très ligneux. Il reste quand même de la cellulose car c'est de l'herbe. Avec un élevage semi-extensif, on va exploiter sur une longue durée ce que le terrain va apporter. Et c'est intéressant car l'endurance se fait sur des courses longues et le cheval doit être capable de tirer parti des fourrages qu'il mange ; c'est ce qui va faire qu'il sera capable d'utiliser les acides gras issus des fourrages pour aller plus loin et longtemps dans son effort.

La proprioception est très importante en endurance



Et ça, ce n'est pas ce que l'on développe en nourrissant avec des céréales : ce n'est pas la bonne filière métabolique ! On sait que cette filière métabolique est extrêmement longue à développer, il faut des années, alors que le muscle se développe en quelques semaines, en quelques mois. Ce fourrage entretient la flore digestive (le microbiote) et il se développe grâce à ce que les chevaux vont manger. Ils seront plus à même d'assimiler le fourrage qu'on leur donne en course » argumente-t-elle.

Céline Robert² constate également que la différence de sol, et donc d'herbe influe sur la condition physique du cheval : *« à priori on ne retrouve pas les mêmes espèces d'herbacées en Normandie que dans les Causses ou dans le Sud (où l'herbe est plutôt grillée). Le sol aussi est différent ce qui veut dire que les minéraux le sont également »*.

Lorsqu'on lui demande s'il y a des régions plus prédisposées que d'autres à l'élevage du cheval d'endurance, elle se réfère à d'anciennes recherches : *« une petite étude a comparé les indices de performances des chevaux en fonction de leur département et de leur région de naissance, mais rien n'a été mis en évidence. Par exemple, PACA n'était pas plus performante que le reste de la France. Après, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'effets. Je pense que le nombre d'effectifs étudiés n'était pas suffisant (quelques centaines de chevaux). De plus, les chevaux naissent à un endroit et vont partir ailleurs et là on est sur un effet qui peut expliquer une partie de la performance. Je pense que si l'on refaisait cette étude avec tous les chevaux d'endurance indicés, on trouverait une explication.*

Et il ne faut pas oublier les spécificités historiques : Normandie = CSO, Centre = AQPS ...

A mon avis, si on élevait un Selle Français sur les Causses, il aurait certainement dû mal à être en état : il a plutôt besoin d'herbe riche ».

A juste titre, **Céline Robert²** rappelle que *« le cheval arabe vient du Sud, du désert et que les chevaux de sport viennent du Nord de l'Europe »*.



Un impact global sur l'organisme

Nous avons parlé d'os, de tendons, de muscles, de capacité respiratoire, mais qu'en est-il du système nerveux et donc de la résistance à la douleur ?

Céline Robert² donne un avis scientifique sur le sujet : *« nous avons assez peu de données pour ce qui est du développement du système nerveux, de la résistance à la douleur. Ce que l'on sait, c'est que la proprioception est très importante en endurance : si le cheval pose le pied de travers, il doit savoir se récupérer. Ce qui veut dire que dans des prairies bien régulières, le cheval n'aura*

pas l'habitude de le faire, alors que sur des terrains irréguliers, caillouteux, il prendra l'habitude de s'adapter au sol ».

Et pour la douleur ?

« Il n'existe pas d'étude réellement objective sur le cheval. Mais on sait que chez l'homme, pour acquérir de la résistance, il faut être confronté à la douleur avec un effet seuil à ne pas dépasser.

Il en faut suffisamment pour apprendre à y faire face et mettre en place une boucle de régulation, d'inhibition, mais pas trop : on sait qu'une expérience douloureuse

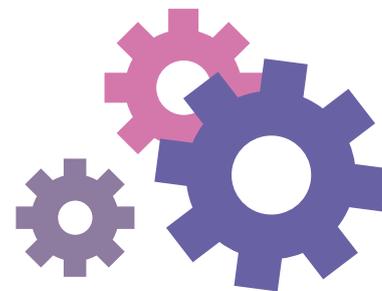
intense aura des effets négatifs sur le sujet qui deviendra plus sensible à la douleur. Il est donc fort probable que des chevaux élevés dans des conditions plus difficiles, comme celles des Causses, auront une capacité d'adaptation plus conséquente ».

En résumé, élever un cheval dans un climat plus rude avec des écarts de températures marqués renforce l'organisme ?

« Ce qui est sûr, c'est que les élever dans un cocon n'est pas la bonne solution : on les fragilise » conclut **Céline Robert**².

Jean-Michel Grimal⁶ fait abstraction de la notion de grands ou petits espaces par rapport au développement :

« Je pense que le capital osseux, tendineux se développe au même titre que le muscle respiratoire ou cardiaque et que si l'on s'entraîne comme il faut depuis le début, en faisant attention, on peut aller loin. On a des chevaux qui courent, en endurance, alors qu'ils ont 18 - 20 ans. Ils sont toujours intègres et s'ils avaient un capital ostéo-articulaire, il serait déjà entamé. Et un cheval pour être performant, il doit manger. Quand ils grandissent, ils passent par des phases où ils sont un peu moins bien. Alors là, il faut les compléter. Une phase de croissance d'un cheval c'est comme celle d'un adolescent : il ne mange pas pareil qu'un papy de 80 ans. C'est la même chose pour les chevaux qui sont en train de grandir : ils doivent manger ».



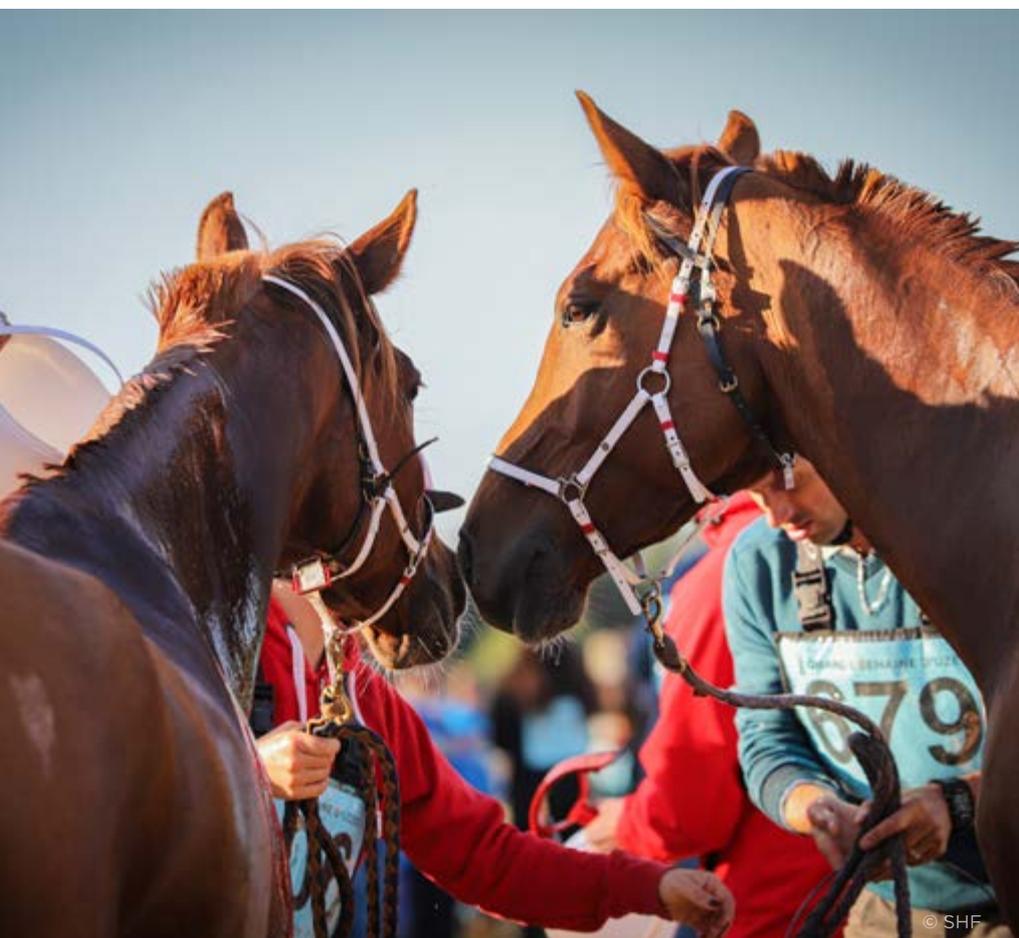
Et le mental : l'environnement peut-il également l'impacter ?

Céline Robert² en est convaincue : « oui cela joue sur le mental ! L'adaptation se fait localement : le cheval a un contrôle central assez limité ; il a un petit cerveau par rapport à sa taille. Il a besoin de beaucoup d'adaptation au niveau local (muscles, tendons).

Pour ce qui est du mental pur, le mode de vie tel que celui des Causses, va apprendre au cheval à être calme (c'est la différence avec les chevaux de courses !). Les chevaux dans le Causse, vivent dehors, parcourent de longues distances, pendant longtemps.

Ils sont confrontés à des conditions de vie qui peuvent être désagréables. Ils vont donc apprendre à se poser et à faire face à ces conditions-là : ce dont on a besoin en course. Ils sont de plus élevés en groupe et doivent apprendre à se gérer seuls, se débrouiller : le cavalier ne peut pas faire tout le temps attention pour son cheval, pendant 160km. Dans ces conditions, une vraie préparation mentale s'effectue tout au long de son début de vie ».

Une vraie préparation mentale s'effectue tout au long de son début de vie



Les grands espaces : d'accord, mais ...

Stéphane Chazel⁴ valide totalement les bienfaits de l'élevage semi-extensif : « pour moi le facteur positif de ce système d'élevage, c'est les espaces qui sont immenses ! Je suis sûr que si l'on mettait un GPS sur ces poulains, on verrait qu'ils font plus de 10km par jour ! Cela peut compenser le fait de les mettre au travail un peu plus tard. En marchant

beaucoup, le poulain s'endurcit. Le dénivelé n'a pas forcément d'importance : c'est la taille des paddocks qui compte. Pour ma part, j'estive les chevaux sur les Causses l'été. J'ai acheté un parc de 150 hectares d'un seul tenant où je mets 10 pouliches ».

Christian Quet⁷ y voit un autre intérêt plus « médical » :

« en France, nous avons la chance d'avoir de grands espaces et on évite ainsi des problèmes d'OCD etc. Des chevaux qui marchent dans un parc de 100 hectares vont forcément mieux que ceux qui vivent dans des petits paddocks ou en boxes ; leurs tendons et boulets sont renforcés : tout va mieux et ce n'est pas du tout le même cheval ! »



© Pixabay

Lorsqu'on lui parle de son mode d'élevage, on voit que tout est bien structuré : « j'ai 2 propriétés. Dans l'Aveyron, j'ai 38 hectares de terres assez riches, et dans le Lot, j'ai pratiquement 100 hectares de landes. J'alterne entre les 2 car si je laisse les chevaux dans l'Aveyron les pieds s'agrandissent, dans le Lot ils

rétrécissent, le tour de canon augmente etc. Je joue avec ces 2 endroits pour obtenir la meilleure morphologie possible. Mais de 6 mois à 2 ans, je leur donne de la ration avec des compléments minéraux chaque hiver ».

Et quand on lui demande s'il existe une taille idéale de

paddock ? La réponse est nette :

« 1 cheval à l'hectare, c'est parfait ! Avec cette superficie, le cheval est autonome. Un cheval qui vit en troupeau se forge le caractère sans imprégnation humaine : il n'a pas besoin de nous pour ça ».

Jean-Philippe Francès⁵ est un peu plus nuancé quant aux très grands espaces : « *J'ai travaillé avec beaucoup d'éleveurs : Persikland, le Haras de la Majorie, l'élevage du Barthas qui sont des types d'élevage différent : j'ai eu de la réussite avec tous. Personnellement, je préfère des espaces plus petits, avec une gestion individualisée. Cela limite la casse car on peut apporter un soin journalier aux chevaux. Pour moi c'est très important d'avoir un suivi précis, d'apporter des soins, de vérifier les aplombs des poulains, de pouvoir facilement juger de leur état général. Mes chevaux sont sur des parcs de 1 à 3 hectares. Ils sont complémentés en fonction des besoins et mangent du foin de Crau ... j'habite tout près. Tout cela leur permet de conserver un poids stable. Ils restent tout le temps dehors, même l'hiver (nous avons la chance d'avoir un froid sec) où je leur donne des rations supplémentaires* ».

Jean-Michel Grimal⁶ va également dans ce sens, mais avance d'autres raisons : « *on fait avec ce que l'on a ! Les gens qui touchent beaucoup de primes PAC avec des étendues énormes, ils font avec des étendues énormes, mais moi qui suis dans une région de maïs (Pays de Tarbes -Haute Bigorre - ndlr) où le mètre carré vaut de l'or, et bien j'ai des plus petites surfaces. Cela dit, les grandes surfaces, c'est très bien, mais il y a des fois où l'on ne peut pas aller voir les chevaux tous les jours. De fait, de plus petits espaces limitent les petits bobos, contrairement à des grands parcs où, du coup, on met plus longtemps à les soigner et après on se retrouve avec des petites blessures un peu partout. Mais c'est la sélection naturelle : ceux qui ne se font pas mal et qui sortent de là, ça fait des très bons*



1 cheval à l'hectare, c'est parfait !

chevaux. Mais après ça dépend du rapport qualité prix que l'on veut et de l'estimation de la quantité que l'on veut au bon niveau ; c'est toujours pareil ».

S'il n'existe pas d'outils de mesure pour mettre en évidence, chez le cheval, les répercussions de son environnement sur sa condition physique, **Céline Robert²** suspecte que oui : « *on a beaucoup de mal à montrer que la capacité respiratoire augmente avec l'entraînement, le travail, mais l'on sait intuitivement que cela va jouer, tout comme ça jouera sur le système immunitaire. La respiration se fait également dans les tissus, et se fait localement par les mitochondries (cf paragraphe « et les mamans dans tout ça ? » - ndlr).*

Et ça par contre, on sait très bien que le fait d'être tout le temps

en mouvement, de marcher, va développer la respiration au niveau musculaire notamment. L'utilisation de l'oxygène dans les muscles, et donc cette capacité aérobie, c'est ce dont on a besoin pour l'endurance. L'oxygénation des tissus d'une manière générale sur un effort faible mais constant et sur la durée, améliore la qualité des tissus pour des années. C'est pour cela que souvent, les chevaux de 4 ans partent à l'entraînement et sont ensuite remis dehors. A 5 ans, ils passent généralement la moitié de l'année en extérieur ».

3

C'EST TOUJOURS L'IMPATIENCE DE GAGNER QUI FAIT PERDRE

Nous avons parlé génétique, environnement, alimentation, mais il y a un autre paramètre qui est incontournable : la préparation des jeunes chevaux.

La manière dont ils seront préparés influera sur leur carrière sportive en endurance : c'est une certitude. Et là, il y a matière à réflexion puisque 2 courants s'opposent : celui de ceux qui préfèrent prendre plus de temps et de l'autre, ceux qui prônent une mise au travail jeune.

Attendre ou ne pas attendre les chevaux : telle est la question...

Attendre les chevaux : bonne ou fausse bonne idée ?

Christèle Derosch¹ laisse du temps aux poulains : « présenter des chevaux de 3 ans aux concours de Modèles & Allures implique qu'il faut leur apprendre à marcher, les compléter : leurs acquis sont donc artificiels et je ne suis pas d'accord. Elever les chevaux en troupeau est d'un coût moindre, ce qui fait que l'on peut attendre plus, on peut les laisser mûrir. Un jeune cheval qui vit jusqu'à 5 - 6 ans en troupeau se forgera un caractère, un physique raccord avec la longévité de sa carrière sportive ».

Christian Quet⁷ fait lui aussi partie de ceux qui préfèrent attendre : « de mon point de vue, sortir un cheval à 4 ans est une hérésie totale ! Pour moi, c'est très simple : le cheval a un capital articulaire quand il naît. Et si tu puises dedans jusqu'à 7 ans et demi - 8 ans, il n'y en a plus après. Si tu le renforces jusque-là, après tu as des cracks. Je ne suis pas pour débourrer les chevaux à 3 ans : fin de leur année de 4 ans c'est bien. Ensuite ils font tranquillement leur année de 5 ans et quand ils sont qualifiés en 60km, on va à la finale ou pas, et après tu leur fous la paix !

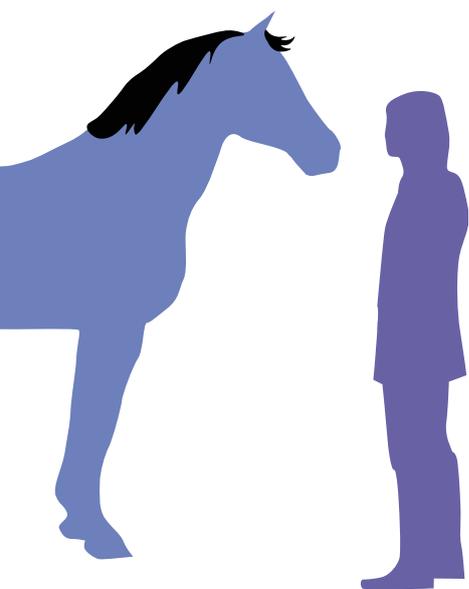
A mon avis, à 6 ans, le cheval, il fait ses 2 courses de 80km, tranquillement et en fin d'année

de 6 ans, il fait une CEI1* à la même vitesse qu'il a fait ses 80km. Et le cheval est prêt, il est qualifié et on l'a préservé. C'est comme le Championnat du Monde des Jeunes Chevaux : même s'il a été décalé à 8 ans, c'est mieux, mais la distance est encore trop longue ».

Pour valoriser ses chevaux, Christian Quet⁷ travaille avec différents cavaliers français et italiens. L'éleveur leur confie les chevaux à 5 ans, ils échangent pour savoir comment les travailler, indiquer lorsqu'il faut les attendre etc. : « cette année, mes chevaux, à 5 ans, ils font 20, 40, 60, point. Et à 6 ans, ils font 2 x 80km et s'ils en sont capables, ils feront une CEI1* à Durance ou Vaylats. Mais à une vitesse modérée, juste pour se qualifier ».

Élever étant aussi une affaire de commerce, les chevaux sont généralement vendus entre 5 et 6 ans « car c'est là où ils ont le plus de valeur. Mais j'en garde aussi pour le plaisir comme Camchatka et Carma du Barthas et je les ferai pouliner ».

Stéphane Chazel⁴ fait plutôt parti de la team « les jeunes au travail ! » et il apprécie le système SHF : « on est sur des épreuves à vitesse régulée, on ne dépasse pas les 15 -16km/h : c'est formateur.



Pour moi, c'est du travail, pas de la compétition puisqu'il n'y a pas de classement. C'est de l'éducation. En revanche, je baisserais les vitesses et j'augmenterais les distances. Pour la finale des 5 ans, je mettrais 80km mais limités à 15km/h.

A mon avis, plus un cheval commence tard à travailler, plus il est difficile à mettre dans un moule. Lorsque je dis travail, je pense conditionnement, éducation. On les attaque trop tard. Je sors les jeunes chevaux 1 ou 2 fois par semaine, au pas, pendant 3 heures : ils travaillent plus tôt mais sans compétition. Et puis il y a quand même une réalité économique à prendre en compte : à un moment donné, il faut compter ! ».

« On a un circuit de préparation qui fonctionne par paliers. Ils sont ce qu'ils sont et ce sont des obligations. Je ne pense pas que les chevaux soient plus maltraités à cause du système de qualification. Je pense même que les chevaux qui arrivent sur 160km sont vraiment prêts à courir cette distance. Avant, il y a toutes les étapes par gradation de 20km. Evidemment ça multiplie les courses et les kilomètres,

mais si vous ne mettez pas de vitesse, il n'y a pas de problème à faire ça. C'est donc la vitesse qui pose problème ; pas la distance. » explique **Jean-Michel Grimal**⁶.

Il argumente en disant que « certains se creusent la tête pour trouver quoi modifier à leur entraînement pour aller plus vite : souvent il ne faut rien changer ! Il faut juste attendre que le cheval soit mûr et ça se fait naturellement ».

Il pointe également du doigt la réalité économique de l'élevage : « tout coûte tellement cher ! Mais si on se dépêche et que l'on brusque le cheval, ça ne va pas. Si le cheval ne tient pas, cela coûtera beaucoup plus cher et cela fera de la contre-pub : ce sera pire ! »

Par conséquent, travailler un cheval jeune n'est pas un

Travailler un cheval jeune n'est pas un souci si ce travail est bien fait et respecte son évolution naturelle

*souci si ce travail est bien fait et respecte son évolution naturelle, comme l'explique **Jean-Michel Grimal**⁶ : « certains ont arrêté le circuit des 4 ans car c'était soi-disant trop tôt. On est la seule discipline qui démarrerait les chevaux à 5 ans ! Il y en a qui débutent à 4 ans et ils vont bien. Justement, travailler un cheval à 4 ans le déclenche. Mais il faut que ce soit bien fait ; c'est toujours pareil.*

Mais ce qui est très important, c'est le repos. Il fait partie intégrante de la préparation, des phases de croissance du cheval. Quand un éleveur ou un cavalier voit le cheval se détériorer un petit peu sous la selle, souvent parce qu'il est en train de grandir, il est urgent de ne rien faire et de respecter ce temps de croissance. Après, on recommence, en diminuant les charges de travail si besoin etc.

Je ne vois pas pourquoi on serait la seule discipline à monter les chevaux une fois par semaine de temps en temps et puis le dimanche, on leur saute sur le râble et on y va ! On voit de plus en plus de chevaux qui à 6 ans n'ont encore rien fait et qui montent les gammes dans l'année. Ils sont débouffés dans l'hiver et hop ils enchaînent 20, 40, 60km et 2 courses de 80km, voire 1 étoile en fin d'année ; je trouve cela nocif pour le cheval et pour sa carrière, et là, le circuit de qualification est long. Mais si l'on monte un cheval à 4 ans, qu'il fait 20 voire 40km à 5 ans, à 6 ans il fait 60km, puis il



fait 2 courses de 80km à 7 ans : il est alors prêt pour courir en 1 étoile sans aucun problème. C'est pour cela que je trouve que d'avoir passé le Championnat du Monde des Jeunes Chevaux à 8 ans en gardant la même distance est une erreur : j'aurais mis 140km à 8 ans et je pense que là on aurait quelque chose de bien ».

La gestion de carrière des chevaux de **Jean-Philippe Francès**⁵ se fait en fonction de son planning : « je débouffe les chevaux en fin de 4 ans, mais plus pour une question d'organisation de travail. Avant je n'ai pas trop le temps de m'occuper d'eux. Ils font leur première course à 5 ans (20, 40, 60 km, quelque fois 2 courses de 60km) ».

Il n'est pas très présent sur le circuit SHF, même s'il y a déjà eu de bons résultats : « l'élevage, c'est plutôt Sabrina (Arnold - ndlr). On va à Uzès pour se montrer et on a eu de belles performances à 6 ans : une fois 1er et une fois 2nd. Mais je trouve que c'est bien d'attendre les chevaux, de les écouter, malheureusement il y a la pression de la FEI pour qualifier les chevaux. Le système est trop long, trop compliqué et pousse les cavaliers à augmenter le nombre de courses.

La FEI a ouvert la porte avec les CEI1* (100km) : cela crée des épreuves de vitesse. Les chevaux de 6 et 7 ans vont très vite : il y a du déchet. Les chevaux qui vont vite jeunes sont fragilisés. Après, on gagne notre vie sur la vente des chevaux qualifiés pour faire CEI1*... Il faut arriver à former des chevaux pour la performance, sans dégrader leur mental ni leur métabolique, car cela laisse des traces physiquement et psychologiquement ».

Et qu'en pense notre vétérinaire **Céline Robert**² ? Son regard est autre que celui de l'éleveur ou du cavalier : « il y a beaucoup de détracteurs du circuit Jeunes Chevaux, quelle que soit la discipline, car on fait courir des bébés. Mais je pense que ça fait vraiment partie de leur éducation que de commencer de courir quand ils sont jeunes, pour les habituer progressivement. Un sportif humain quand il arrive aux J.O, il n'a pas commencé de s'entraîner à 18 ans ; il a commencé à 8 ans ! Idem pour un cheval : il faut qu'il fasse des compétitions dans sa catégorie d'âge. C'est la chance que l'on a d'avoir des circuits bien identifiés pour les jeunes chevaux ».

Logiquement lorsque l'on évoque le changement d'âge du Championnat du Monde des Jeunes Chevaux, sa réponse est claire : « un Championnat du Monde à 7 ans n'était pas aberrant car, en France, ils avaient commencé à faire les 4 ans, les 6 ans, puis les 7 ans, progressivement sur des épreuves à vitesse limitée. Ils peuvent arriver à 7 ans en étant préparés correctement et sans avoir trop fait de courses, en ayant pas fait n'importe quoi... ce qui n'est pas le cas de tous les pays... On va dans le sens de la SHF ».

Et alors pourquoi avoir modifié ce Championnat en passant l'âge de sélection à 8 ans ?

« Je ne suis pas sûre que cela repose sur des bases scientifiques très fiables. C'est plus une question d'affichage : on ne va pas faire courir une longue distance à des chevaux très jeunes avec le risque pour certains pays (ce n'est pas vrai pour la France !), de considérer ce Championnat comme LA course de la vie du cheval. En fait tout dépend de l'objectif que l'on en fait : est-ce une étape dans la vie du cheval ou est-ce un objectif en tant que tel ? Et ça, c'est le problème de certaines nations et de certains cavaliers ! Je pense que c'est pour cela que l'âge a été abaissé car on sait bien que pour certains, ça passe ou ça casse... ».

Jean-Philippe Francès⁵ partage ce point de vue : « j'étais fan absolu du Championnat du Monde des 7 ans à Compiègne, même s'il a été décrié. Les Championnats à Compiègne, Nègrepelisse, Samorin étaient très bien. L'idéal est de tourner sur ce type de parcours. Compiègne était l'épreuve phare de l'année, la sélection des chevaux était pertinente, faite par Pierre Cazes (l'homme aux 32 médailles avec l'équipe de France d'endurance- ndlr) et réservée à des cavaliers d'expérience (3*). C'était la meilleure piste en France et en Europe. Pour moi, que ce soit à 7 ou 8 ans, il n'y a pas de différence. En régulant sa vitesse, on préserve son cheval : ce sont les cavaliers qu'il faudrait éduquer ! L'excès de vitesse est contreproductif ».



Une passerelle entre chevaux de plat et chevaux d'endurance : bien ou pas bien ?

Certains chevaux d'endurance sont issus de la filière course, et l'on peut se demander si c'est une bonne stratégie. Là encore, le discours varie.

De par son expérience, **Céline Robert**² pose un constat éclairé : « *selon leurs capacités, ont été mis en course des chevaux qui avaient plus d'aptitude pour l'endurance ou inversement. Ils accumulent des lésions durant leur période d'entraînement et de courses, et se retrouvent lésés d'un point de vue métabolique et ostéo-articulaire. Ce sont des chevaux qui risquent d'être fragiles, mais ça n'a pas pu être démontré* ».

Stéphane Chazel⁴ apporte lui, un contre-exemple : « *Je suis également éleveur de chevaux de courses. J'ai eu la chance de faire naître un cheval qui a été pendant 2 ans, le meilleur cheval de course aux Émirats. C'était Pony Express, le premier Tidjani à avoir réussi à très haut niveau. A la base, je n'avais pas fait naître un cheval d'endurance, mais un cheval de course. Il est parti à l'entraînement à 3 ans, 4 ans ... et a été réformé des courses à 6 ans. Il a eu une année de repos et est ensuite parti en endurance. Ce cheval a gagné 6 courses de 160km dont la Maktoum Cup !* ».

Exception ou généralité ?

« *Je ne sais pas* » répond **Stéphane Chazel**⁴ « *j'en ai un autre qui l'an dernier a eu 3*



© Morgan Froment / PSV

victoires aux Émirats sur la même saison. Idem, c'est un cheval de course. C'est pour cela que je me demande si, nous en endurance, nous ne mettons pas les chevaux au travail trop tard. Prenez l'exemple du meilleur ultratrailer au monde, Kílian Jornet : il a été élevé à 3000m d'altitude et à 5 ans, il gravissait son premier sommet à 3000m. C'est ce qui me fait penser qu'un organisme jeune est plus malléable qu'un organisme moins jeune : la marge de progression apportée par le travail est plus importante chez un jeune que sur un organisme plus âgé. Après il y a un facteur limitant qui est l'usure articulaire, tendineuse ... ».

L'autre argument avancé est que « *les chevaux de course de plat courent sur un bon terrain, avec très peu de poids et ont donc moins de traumatismes dans leur jeune carrière. Pour faire coller mes propos à l'endurance, Claude Lux, dans l'Ardèche, débourrait ses chevaux à 2 ans et demi. Je ne dis pas qu'il leur faisait faire de l'endurance, mais ils rentraient dans un certain conditionnement, une mécanique de travail* ».

Et ce n'est pas **Jean-Philippe Francès**⁵ qui dira le contraire : « *aux Championnats d'Europe 2011, à Florac, Sabrina (Arnold -*

ndlr) est arrivée 2nde (derrière Maria Alvarez Ponton & Noby), avec Beau Ox (ou Beau 36 - ndlr), un cheval allemand issu de la filière course. La grande différence entre les chevaux de course et d'endurance, c'est que les chevaux de course sont élevés au box et poussés ».

Jean-Michel Grimal⁶, pour sa part, n'est pas de cet avis : « *cela fait combien de temps que l'on n'a pas vu une origine pure course ou un cheval réformé de course briller sur un podium de 120 ou 160km ? Et heureusement pour la génétique des éleveurs français ! Les chevaux de réforme, à la base, ne sont pas faits pour ça : cela donnait une seconde vie à ceux qui n'étaient pas assez rapides sur des courses de plat. Mais ce n'était pas du tout leur objectif premier. Ce qui est dommage c'est qu'il y a eu des dérives avec ces chevaux. Le système a été perverti et tout à coup, on voyait des gens qui achetaient des chevaux réformés de courses pour 3000€ en février et qui les revendaient 35 000€ en octobre !*

Mais cela fait quand même longtemps qu'un cheval de course réformé a gagné les 7 ans. Alors, un individu sur 2250 naissances par an ; cela reste une exception ».

Le circuit SHF, atout pour les uns...

Pour certains, c'est un plus indéniable pour la valorisation et pour d'autres comme **Christèle Derosch**¹ « c'est antinomique avec la longévité de la carrière sportive d'un cheval que de vouloir suivre les cycles Jeunes Chevaux ».

Christian Quet⁷ va dans le même sens, même s'il reconnaît que « ce circuit a été fantastique jusqu'à il y a 2 ou 3 ans. Et c'est à mon avis ce qui a permis à l'élevage de s'exprimer. Aujourd'hui, la mentalité a changé : l'aspect commercial prime sur le côté formation des chevaux qu'avait le circuit. Mettre une fast-line au vet-gate amène à des vet de folie, y compris pour des 5 ans ! Cela montre bien que l'objectif n'est plus le même. Pour moi, le bien-être et la fabrication des chevaux sont désormais oubliés. Il y a moins de respect des chevaux ».

Jean-Michel Grimal⁶ rejoint partiellement **Christian Quet**⁷ dans ses propos : « un entraîneur va faire son boulot en construisant le cheval. Le problème, c'est que maintenant on ne construit plus les chevaux : il faut qu'ils soient bons tout de suite. Très très vite. Et là du coup, on passe à côté d'eux. Je pense qu'avant on construisait très bien les chevaux. On avait un circuit SHF qui était super.

Aujourd'hui, il a pris des directions avec lesquelles je ne suis pas d'accord ; je suis sorti de ce circuit et du coup je ne vais plus à Uzès depuis 2 ans ou 3 ans. Je pense que l'on a oublié quelque chose d'essentiel : si on fait des fondations solides, la maison elle peut monter



© SHF

haut et elle sera solide. Si on fait des fondations en papier, ça ne tient pas ».

Pour être précis, ce sont les finales qui posent problème : « pour les finales, sous prétexte de faire de l'élitisme, on demande aux gens de sur-préparer les jeunes chevaux et de commencer à leur montrer des choses qu'il ne faudrait pas qu'ils voient à cet âge-là. Les jeunes chevaux ne sont plus travaillés comme ils le devraient. Ou alors il faudrait les entraîner tous au même endroit au même moment, voire de la même façon, et là du coup, on arriverait à les sélectionner. Mais, tel que c'est fait maintenant, on va contre l'idée initiale de la SHF ».

Là où son avis diffère, c'est au sujet de la fast-line ; il fait même une suggestion : « mettre une fast-line n'est pas choquant parce qu'on peut éduquer les jeunes chevaux. Ça les fait sauter dans le grand bain, ils peuvent découvrir ce que c'est. Mais là encore, c'est toujours pareil : tout dépend de pourquoi on fait cette fast-line : si c'est dans le calme pour éduquer le cheval ou si c'est

pour rentrer très vite dans le vet. C'est pas du tout le même but et les mêmes conséquences ».

La fast-line ne serait donc pas forcément faite pour aller vite ?

L'avis de **Jean-Michel Grimal**⁶ est plus pratico-pratique : « ça permet surtout de dégorgier cette aire de rafraîchissement avec des bassines de 1000 litres qui sont bien moins dangereuses que tout une ribambelle de petits seaux agglutinés les uns aux autres. Si un cheval prend peur et traverse tout, c'est une catastrophe. Ce qui ne va pas dans la fast-line, c'est que tous les bacs soient collés. Il faudrait qu'1 sur 2 soit enlevé et qu'il y ait des voies de dégagement à droite et à gauche. Comme ça si un cheval prend peur dedans, il n'emène pas tout le monde. Aujourd'hui, il peut embarquer tout le monde ... ».

Le sélectionneur national regrette vraiment ce qui se faisait il y a quelques années : « la fréquentation à Uzès ne fait que baisser et depuis le COVID il y a moins de commerce. Mais de plus, avec cette nouvelle politique là de la SHF, ça fera que décroître encore. Après,

peut-être qu'elle fera ses preuves, peut être que dans 10 ans on dira, « si n'on avait pas fait ça à Uzès ... ». Je pense que c'est typiquement français : on avait un système qui marchait, qui était bien huilé, qui était super et on le change. Mais pourquoi changer quelque chose qui marche bien ! Notre circuit a été meilleur que ce qu'il n'est, ça c'est sûr ».

Tout n'est pas à jeter pour autant et ça, **Jean-Michel Grimal**⁶ le reconnaît : « ce qui est super agréable, c'est que lorsqu'un cheval débute sur une journée SHF, il ne va trouver que des chevaux de sa génération, avec le même objectif, et il ne va donc pas se faire doubler par des vitesses libres. Ça c'est super important. Le fait que ce soit catégorisé, permet surtout que le cheval, s'il est un peu tendu, un peu délicat dans les premières courses, de ne pas se faire peur ; car s'il a peur une fois, c'est terminé. Je pense que le circuit tel qu'il est proposé incite les éleveurs et les cavaliers à faire du bon travail. Après il y en aura toujours qui essayeront de brûler les étapes ... ».

Ce circuit SHF est donc un des éléments qui a fait la réputation de l'élevage français et qui apportait un gros plus dans les performances françaises ?

« Exactement ! » répond **Jean-Michel Grimal**⁶ « Des grosses écuries étrangères comme celles de Juma Puntì et autres, mettaient les chevaux à l'entraînement en France pour avoir accès à ce système de fabrication ».

Ce circuit présentait un autre intérêt non négligeable : c'était le moyen d'amortir le coût d'entretien des chevaux : « le commerce était lucratif, et ça permettait qu'un cheval paye

Lorsqu'un cheval débute sur une journée SHF, il ne va trouver que des chevaux de sa génération, avec le même objectif

sa saison, pas sa saison avec l'entraînement, mais s'il était bon, il payait ses engagements, le gasoil pour aller en course ; ce n'est pas rien » argumente **Jean-Michel Grimal**⁶.

« Il y a eu des années où il y avait 700 chevaux de 4, 5 et 6 ans présents au même endroit le 2e week-end de d'octobre ; c'était quand même exceptionnel ! Quelqu'un qui



voulait acheter un cheval, y compris les Français, parce qu'il y avait des gens qui vendaient des chevaux de haut niveau, venaient faire leur marché à Uzès. Je pense que ça ne se fait plus ».

De par sa position, **Marion Wasilewski**³ confirme cet attrait pour cet événement : « le Bahreïn est très attaché à Uzès. Chaque année, ils achètent 2 ou 3 chevaux. En 2020, nous avons acheté Fizz Fageole, sur la première boucle du Championnat car il avait un cardiaque exceptionnel ;

il a finalement gagné le Championnat des 5 ans. Nous croyons beaucoup en lui. Ce cheval a fait tout le circuit SHF avec Sandrine Foiry à qui il a été confié ».

Pour expliquer son ressenti sur ce circuit, **Guilherme Santos**⁸ partage son expérience lorsqu'il est venu se former en France : « En 1996, je suis venu pour travailler avec l'UNIC. Ils m'ont proposé un programme de stage où il y avait un passage par la SHF. J'ai commencé ma formation comme juge. Après mon retour au Brésil en 1997, j'ai continué d'être juge NEP pour la SHF, et ce jusqu'en 2000. J'ai fait tous les Interrégionaux, la Grande Semaine de Fontainebleau. Le circuit endurance de la SHF est un bon outil de formation pour les chevaux de 4 à 6 ans. Ce système est formateur et les protège tout en leur permettant d'évoluer. D'ailleurs, beaucoup de pays essaient de copier ce système car ils voient que cela fonctionne en France qui produit des chevaux pour le monde entier ! Cela permet également aux jeunes éleveurs de faire moins d'erreur car il y a un système qui les cadre et qui leur donne accès à beaucoup d'informations (étalons, lignées de sang) ».

Ce que confirme **Stéphane Chazel**⁴ : « ce circuit SHF est un autre facteur de réussite ; c'est un vrai plus dans la fabrication de nos chevaux ».

Alors ce circuit est-il réellement contreproductif ? La réalité pousserait à dire que non : tous les récents Champions du Monde ont fait le circuit SHF.

4

LA FRENCH TOUCH SERAIT-ELLE DONC L'INGRÉDIENT MYSTÈRE ?

Au regret d'en décevoir certains : il n'y pas de formule magique, pas de grand secret.

Même si **Jean-Michel Grimal**⁶ prononce quand même le mot : « *Ce qui est le plus important, c'est que le cheval mange suffisamment tout au long de sa vie, qu'il n'ait pas de carence, c'est surtout ça le secret, je pense. Ce sont des chevaux de sport comme les autres, c'est un cheval d'endurance, ils ne deviennent pas bons en crevant de faim, en apprenant à souffrir, ça c'était il y a 30 ans, et c'était une belle « crétinerie » (mot remplacé pour rester poli ! - ndlr) ».*

Un réservoir génétique inépuisable ?

Nous serions tentés de dire oui tellement la production est grande et de qualité. Mais les experts interrogés semblent plus modérés.

Céline Robert² souligne un point par rapport à l'élevage et à Persik : « *en France, nous avons 700 étalons arabes enregistrés pour 2500 juments. Nous avons 2250 poulains/an. Pourquoi autant d'étalons ? Parce le cheval arabe est gentil donc on le garde entier, ce qui fait que chacun va saillir 2 ou 3 juments. Mais cela se comprend aussi parce que l'élevage du cheval arabe est*

un élevage de longue durée et n'est pas d'une rentabilité folle. On essaie de faire comme on peut, mais cela va à l'encontre de la sélection. Inversement, c'est là que l'on retrouve Persik, qui probablement avait des capacités, des aptitudes très bonnes en endurance et a donc été beaucoup utilisé ».

Alors, Persik indétrônable ?

Persik est et restera la référence absolue en endurance mais comme le dit **Jean-Philippe Francès**⁵, « *les fils de Persik ont tous plus de 20 ans, et les poulinières idem. Il faut recréer une jumenterie (« responsable » à 75% de la qualité des poulains).*

De fait, même si Persik est toujours indétrônable, il faut faire attention aux nouvelles générations de descendants car on s'éloigne de plus en

plus de la souche mère : on a une génétique restreinte en France et c'est là où l'on produit le plus. Persik reste néanmoins la référence absolue actuelle : je suis co-proprétaire de Baltik des Ors avec Christian Manoha (Haras la Majorie - ndlr) et il est le meilleur père par Persik : rien que cette année, il a un fils, Darco la Majorie, qui est Champion du Monde, une fille, Raya de Jalima, Championne d'Europe.

Mais il y a un autre étalon qui est très bon : Zulus. Et pour moi, la combinaison Persik + Zulus est ultra-performante ! » (ex : Darco la Majorie, Bolt de Venelles ... - ndlr).

Sentiment totalement partagé par **Stéphane Chazel**⁴ : « *Zulus a été loué par les Haras Nationaux (1985 à 1988 - ndlr). Il a été un Sire extraordinaire ! Aujourd'hui, les meilleurs étalons sont des Zulus. Je pense même qu'il a un meilleur pourcentage de réussite que Persik parce qu'il n'a fait que 2 saisons de monte en France et qu'il a laissé pléthore d'étalons et de juments. Ce croisement Persik & Zulus est fantastique ! ».*

Jean-Michel Grimal⁶ a le même ressenti concernant Zulus : « *il a très très peu sailli et du coup, si on avait fait pareil avec Zulus, peut-être aurait-on eu de meilleurs résultats encore. Par rapport au nombre de saillies, il est supérieur à Persik. C'est sûr que le croisement Persik-Zulus fonctionne bien ou*



Zulus-Persik dans l'autre sens ça marche aussi ».

Stéphane Chazel⁴ tient également à rappeler « *qu'il ne faut pas oublier les souches franco-maghrébines* » car selon lui, « *les meilleures souches que nous ayons en France arrivent de Tunisie. A Monpazier, 3 des 5 premiers chevaux sont issus de cette souche basse* ».

Céline Robert² rappelle elle-aussi « *que les derniers produits de Persik sont nés en 2000 : ils ont 23 ans. En compétition, on est plus sur des petit-fils, arrières petit-fils et petites-filles de Persik. Mais l'effet Persik est toujours là !* ».

Le savoir-faire français

C'est au final un ensemble d'ingrédients, de particularités qui font qu'aujourd'hui les chevaux français d'endurance sont si réputés pour leur qualité et performant à haut niveau. C'est également près de 50 ans de recherches, de travail et d'expérience, et comme le dit si justement **Christèle Derosch**¹ « *c'est empirique ; on observe ses erreurs, on corrige et on améliore* ».

Mais il y a un élément que tous reconnaissent : c'est le savoir-faire français.

« *Si j'ai choisi de venir en France pour apprendre, c'est parce qu'en France, il y a une culture de l'élevage, de l'entraînement, du commerce. Je voyais les éleveurs, les professionnels et tous les organismes qui gravitaient autour des compétitions. Cela permettait de récolter des résultats, des données et de faire des statistiques sur les lignées pour voir ce qui fonctionnait*



ou pas. En France, il y a une histoire avec tout ce qui s'est passé. Des articles, des livres sont écrits et il y a donc plus de possibilités d'apprendre et de comprendre : je pense qu'aucun autre pays ne fait ça comme la France. C'est un monde de passionnés très intéressés par les origines, qui suivent les courses au bord de la piste : je n'ai jamais vu ça ! Cela fait partie de la culture française : les éleveurs sont des vrais professionnels, avec du feeling et qui veulent améliorer l'élevage ; ils cherchent des solutions » explique, enthousiaste, **Guilherme Santos**⁸.

« *Nous avons une vraie culture équestre en France et c'est ce qui nous différencie des autres pays* » ajoute **Jean-Philippe Francès**⁵.

Stéphane Chazel⁴ relève 2 critères qui nous différencient des autres pays : « *tout d'abord, dès le départ, dès les années 75,*

quand les premières courses d'endurance ont été lancées, on a eu un programme d'élevage qui a été associé à l'époque, à 2 grandes institutions : les Haras Nationaux qui ont été partie prenante, en achetant des étalons, et où des gens proposaient leurs étalons. Et bien évidemment, il y a le berceau qu'est le Parc des Cévennes et le syndicat des éleveurs du Gévaudan créé en 1975. Et tout cela alors même que d'autres pays débutaient l'endurance en utilisant les rebuts des autres disciplines, sans se projeter au niveau de la génétique. C'est pour moi la raison pour laquelle on a 20 ans d'avance par rapport aux pays qui s'y sont mis après les années 2000 et le boom des prix des pays du Golfe. Et le 2ème critère c'est notre sensibilité vis-vis des chevaux qui nous permet d'amener nos chevaux plus loin. Dans la préparation, on les protège plus : c'est le spirit français ! De plus, en France, on a un

gros potentiel de sélection, et ça d'autres pays ne le font pas ou moins bien. Au Championnat du Monde des Jeunes à Castelsagrat, la moitié des chevaux avaient plus de 5 générations de 2 chevaux d'endurance : c'est ce que l'on appelle le progrès génétique »

Pour **Jean-Michel Grimal**⁶, ce qui élève l'endurance française à un autre niveau est très clair : *« Je pense que ce qui a fait la différence sur le long terme, c'est surtout l'héritage des Haras Nationaux et le fait que tout le monde puisse avoir, à prix public, une saillie d'un très bon étalon sélectionné par les Haras à cette époque. Les étalons tournaient, et il y avait des stations des Haras un peu partout. Tout le monde était à 1 heure au plus d'une station de Haras où passait un pur-sang arabe de qualité une fois par an, voire qui restait 2 ans. Et ça je pense que ça a été le top après le parc national des Cévennes, qui avait acheté Persik. Ça a fait beaucoup de bien aussi à l'élevage français ».*

Incontestablement, une des grandes décisions qui a permis de donner cette avance à

l'endurance française, c'est la création dès le début d'une filière endurance, avec une sélection de chevaux orientée vers cette discipline : *« c'est une vraie force que d'avoir une filière d'élevage orientée endurance et indépendante dans la plupart des cas, de la filière course de plat. Produire du pur cheval d'endurance est un réel atout.*

De plus, nous sommes sur une stratégie à long terme, une stratégie de carrière, d'image, de performance : c'est peut-être ça qui fait que les chevaux français sont si bons et recherchés. On sait les attendre et ils ont cette réputation de chevaux résistants » précise **Céline Robert**².

Jean-Philippe Francès⁵ a bien conscience *« de la chance d'avoir eu ce courant au bon moment, au bon endroit : l'endurance est née avec Persik. Le fait que la discipline soit bien implantée en Europe permet de produire et de conserver la génétique maternelle et paternelle ».*

Bruno Van Cauter⁹ résume la situation par cette métaphore : *« les étoiles étaient bien*

alignées ! ».

La professionnalisation de l'endurance a de même permis à la France de devenir la première vitrine pour les pays du Golfe à la recherche de très bons chevaux, bien souvent clés en main.

Les pétrodollars ont permis à nombre d'éleveurs de garder leurs juments et d'ainsi se développer.

« Il y a 25 ans, quand Sheikh Mohammed (Sheikh Mohammed bin Rachid Al Maktoum - ndlr) est arrivé en France en achetant tous les bons chevaux qui brillaient sur les championnats, parce qu'à l'époque, c'était l'équipe de France qui brillait sur les championnats, il a injecté des sommes d'argent colossales.

Du coup, des personnes se sont professionnalisées, ce qui n'existait pas avant. Et quand on se professionnalise, on fait les choses comme il faut. Il y a des très bons chevaux dans d'autres pays aussi, mais grâce à une véritable sélection, je pense que l'on est très très en avance, c'est surtout ça » explique **Jean-Michel Grimal**⁶

En France, on a un gros potentiel de sélection



qui ajoute que cette arrivée des pays du Golfe a également impacté la vie des éleveurs et la qualité de leur élevage :

« le prix des chevaux ayant été multiplié par 10, mais leur coût de revient étant resté le même, les éleveurs ont mieux fait les choses : des vermifuges faits régulièrement, des cures

de vitamines données au bon moment. C'était possible de le faire parce qu'ils avaient de l'argent. Certains voient l'arrivée des Émirats etc... comme le loup dans la bergerie, mais moi je pense que c'est très bien et que ça a permis à des gens de vivre, à des éleveurs de se structurer, d'acheter de

la génétique, de prendre de bonnes saillies. Elles étaient plus chères mais ils savaient qu'ils allaient rentabiliser leur investissement. Je pense que ça a été un gros détonateur. On avait déjà une base solide grâce aux Haras Nationaux. Nous avons les outils avec l'élevage existant, les Haras, la SHF ; il a donc été facile de s'adapter. Je pense que sans les Émirats nous serions encore dans les années 90-95, et l'endurance serait un sport de pleine nature. Peut-être que l'on irait moins vite car ils nous ont montré qu'on pouvait aller plus vite, mais sans eux, la discipline n'aurait pas évolué aussi rapidement ».

Néanmoins, il nuance quelque peu ses propos : « de par l'influence des pays du Golfe où ce qui comptait c'était la vitesse et le cardio, on a fait des chevaux avec des classes de galop énormes, avec des cœurs exceptionnels, mais on a un peu laissé de côté notre rusticité. Mais il faut répondre à la demande et c'est toujours mieux d'avoir des chevaux qui vont vite que des chevaux qui vont à 12 à l'heure. Je n'ai pas la solution, mais les fabricants en faisant attention font des chevaux qui durent, mais on a trop axé notre élevage sur ces critères en oubliant la solidité ».

Comme l'a très justement dit **Jean-Philippe Francès**⁵ « la professionnalisation n'est pas juste une question de compétences. Il a aussi fallu que les chevaux soient élevés au bon endroit ».

Pour lui, ceux qui ont cru en Zulus ont pris un avantage. Il ajoute que « des chevaux bien formés, bien structurés, progressivement, sont des chevaux prêts à faire des performances ».



Le travail à la française

Ce savoir-faire s'est exprimé dans l'élevage, mais il est encore plus probant quant à la façon de travailler les chevaux. Cela confirme, si besoin il en était, que pour réussir, il faut un bon travail adapté.

« Il n'y a pas de modèle type pour être un champion et il n'y a pas de science exacte, ce qui est encore plus vrai en endurance » affirme **Jean-Philippe Francès**⁵.

Amusé, il avouera qu'un cheval n'a pas besoin d'être un Apollon pour réussir : « Si vous voyez Tarzibus au parc, on dirait à moitié un Haflinger ! Il n'est pas du tout athlète. Il n'a pas un bon galop, c'est laborieux, mais il est le plus rapide en Europe. Secret de Mon Cœur, hors du travail, ressemble plus

à un cheval Camargue pour la balade ! ». Le travail fait la différence ...

Pour **Guilherme Santos**⁸, « la qualité de l'homme est essentielle car il y a des gens qui ont plus de capacités, de feeling que d'autres.

Il faut comprendre ce qui se passe avec des animaux qui sont différents les uns des autres. Et ça, ça peut tout changer ! Les mêmes conditions, la même ambiance d'élevage avec 2 ou 3 personnes différentes donneront un autre cheval.

Mais à la base, il faut quand même avoir une bonne souche pour sortir un crack, même s'il peut y avoir des exceptions. Dès que l'on a une bonne souche, le système s'améliore. Dès que le système s'améliore, on voit quand une souche n'est pas si bonne. Un bon système peut toujours améliorer un cheval, mais les gens qui n'ont pas la connaissance, vont passer à côté de bons chevaux ».

Céline Robert² relève un autre élément : « une spécificité que l'on a en France, et à ma connaissance, il n'y a pas d'équivalent (même si certaines choses s'en rapprochent), c'est ce système d'indice de performance (IRE) et génétique (BLUP) qui est maintenant utilisé en endurance. Il n'est pas parfait, mais c'est une aide pour les éleveurs qui savent utiliser ces indices. Ils savent que c'est loin d'être le Graal, mais il existe ».

Le travail fait la différence



Un modèle qui fonctionne

Marion Wasilewski³ se trouve au cœur de ce système en achetant des chevaux pour le Bahreïn : « depuis quelques années, ils ont acheté beaucoup de chevaux sur origine uniquement (sans se préoccuper de la taille). Des 2 ans, 3 ans et même des 1 an. Après leur achat, on les a laissés en France, à l'élevage, pour qu'ils soient ensuite travaillés chez des entraîneurs français jusqu'à leur première 120km. C'est ce que l'on a fait ces dernières années et on se rend compte que c'est vraiment l'idéal parce que les performances sont là. Darco la Majorie, par exemple, on l'a acheté jeune et on l'a laissé chez Sandrine Foiry le temps d'avoir ses qualifications jusqu'à 120km. Sandrine a tout fait tout doucement. Avant, le Bahreïn était toujours pressé de voir ses chevaux gagner : ils ne pouvaient pas attendre. Cette année, j'ai eu des ordres différents : aller doucement, les préserver. Ils ont remarqué que lorsqu'ils récupèrent des chevaux qui ont évolué progressivement, ils arrivent à les faire performer, à leur donner de la vitesse. Ils ont essayé de prendre des lignées de plat, d'élever eux-mêmes, mais ça n'a pas fonctionné et ce n'était économiquement pas rentable. ».

Le Bahreïn se diversifie en achetant des chevaux déjà prêts comme Be Goode, Ermine Dartagnan, Bolt de Venelles, Calandria PH, Lola de Jalima ... « A chaque fin de saison, les chevaux qui sont qualifiés 120 passent sous la selle de cavaliers bahreïnais. Impliqué dans la gestion des chevaux et très attaché à l'élevage français



Équipe de France - Championnat d'Europe 2023 Ermelo © FEI

via la souche classique de Persik qui fonctionne très bien, Sheikh Nasser a également intégré le fait qu'outre la capacité à faire naître de bons chevaux, la France avait également des entraîneurs qui savent comment s'y prendre pour amener les chevaux à la performance.

Il s'appuie donc sur l'expertise de 4 entraîneurs basés en France : Sandrine Foiry, Elisabeth Hardy, Pierre Auffret et **Jean-Philippe Francès** ».

Autre nouveauté, le distinguo qui est maintenant fait entre la saison d'hiver dans le Golfe et celle d'été en Europe : « ils sont conscients qu'on ne peut pas faire les deux saisons avec les mêmes chevaux. De fait, Bolt de Venelles restera en France cet hiver » explique **Marion Wasilewski**³.

Bruno Van Cauter⁹ lui, voit la France « comme un grand réservoir où les grands éleveurs vont devoir venir chercher ce qui leur permettra de produire de très bons chevaux d'endurance ».

Jean-Michel Grimal⁶ tient à mettre en avant une autre caractéristique française qui mériterait un plus grand succès : « la FFE a proposé le Top 7 mais qui a du mal à décoller. Il y a quand même 10 000€ à se partager chaque année. Il se court sur une CEI1* et les derniers gagnants ont bien réussi après, comme Lola de Jalima qui est Championne des 8 ans ! ».

Et que faudrait-il pour que ce challenge prenne ?

« C'est typiquement français : tant que l'on n'a pas vu que cela marchait bien, ça prend du temps. Ou alors il faudrait une dotation de 100 000€ et là, le Top 7 intéresserait. Mais 10 000€ ce n'est visiblement pas attrayant. Pourtant, c'est quand même une chance que d'avoir un circuit SHF (comme il l'a été) et le Top 7, ce que les autres n'ont pas ! Si quelqu'un a la formule magique ou des désidératas, on est prêt à écouter ».

Lorsqu'il est question de savoir si les chevaux français attirent, notamment les pays du Golfe parce qu'ils sont faciles à monter, **Jean-Michel Grimal**⁶ pose sa vision des choses : « leurs choix se portent sur la génétique. Les chevaux hystériques n'ont plus leur place. Alors bien-sûr quand le travail est bien fait, le cheval est mieux dans sa tête. Mais je pense que le choix se fait plus sur les origines et les performances. Ils achètent plus des chevaux clé en main qui ont déjà démarré, et moins de très jeunes chevaux. Ils recherchent des chevaux qui ont déjà courus 120km et/ou qui sont prêts à courir en CEII*. Après, il reste aussi un petit commerce de chevaux de très très gros niveau ».

Une alerte est pourtant lancée par **Stéphane Chazel**⁴ quant à l'avenir de la discipline et par conséquent de l'élevage : « si on ne revient pas à ce que Pierre Cazes défendait, c'est-à-dire l'endurance fondamentale, soit des courses de 160km techniques, là où nos chevaux sont très bons, et que l'on s'oriente vers des courses plus rapides, voire sur des formats plus courts (100km), nous perdrons la génétique acquise toutes ses années. Pour aller plus vite, il faudra mettre du Tidjani ou de l'anglo ».

La conclusion reviendra au Brésil par la voix de **Guilherme Santos**⁸ : « Je suis très très admirateur de ce qui se fait en France ! En France, il y a des bons chevaux, montés par des

bons cavaliers et qui courent sur des bonnes courses. Il y a un très bon niveau de sélection et les résultats sont là. La France peut encore rester dominante pendant un moment ... »

On l'aura compris : l'endurance française, dans sa globalité, a encore de belles années devant elle, mais il faut rester vigilant et anticiper la suite pour ne pas griller toutes ces belles cartouches qui permettent de viser juste.

La suprématie de l'élevage français est installée, mais faisons-en sorte que cela dure encore longtemps...



PRÉSENTATION DES EXPERTS

- 1) **Christèle Derosch** : talentueuse éleveuse de chevaux (affiche Larzac) ... et de dromadaires.
- 2) **Céline Robert** : vétérinaire, professeure à l'École vétérinaire d'Alfort, codirectrice du projet GenEndurance, auteure du précieux guide Le cheval athlète d'endurance.
- 3) **Marion Wasilewski** : cavalière internationale d'endurance tenace, acheteuse pour le Royaume du Bahreïn depuis 15 ans et manager pour toute la partie France.
- 4) **Stéphane Chazel** : Président de l'Association du Cheval Arabe, cavalier international d'endurance, concurrent de la Tevis Cup à 15 ans, entraîneur en endurance et éleveur de chevaux d'endurance et de course (affiche Hipolyte).
- 5) **Jean-Philippe Francès** : cavalier international d'endurance multi médaillé, habile valorisateur de chevaux.
- 6) **Jean-Michel Grimal** : sélectionneur des équipes de France, cavalier international, 3ème de la Tom Quilty Gold Cup, maréchal ferrant diplômé et éleveur de chevaux d'endurance (affiche Dartagnan).
- 7) **Christian Quet** : instructeur d'équitation, éleveur éclairé et passionné, naisseur de gagnants (affiche du Barthas)
- 8) **Guilherme Santos** (Brésil) : vétérinaire à Confederação Brasileira de Hipismo, référent technique de l'équipe brésilienne d'endurance, importateur à succès de chevaux de sports (saut d'obstacles, dressage, concours complet, endurance), vétérinaire endurance FEI niveau 4.
- 9) **Bruno Van Cauter** (Belgique) : vétérinaire, enseignant, auteur de différentes publications, ostéopathe formé par le maître de l'ostéopathie équine Dominique Giniaux. Vétérinaire FEI niveau 3 endurance et traitant toutes disciplines, et entraîneur en endurance.



2023 : DES CHIFFRES QUI PARLENT D'EUX-MÊMES !



Championnat du Monde - Boutheib (UAE) :

Par équipe

- Or : France = 5/5 chevaux français
- Argent : Portugal 3/5 chevaux
- Bronze : Italie 1/5 chevaux

En individuel :

11 chevaux sur les 15 premiers sont français



Championnat du Monde des Jeunes Chevaux - Padise (Estonie) :

- 19/42 chevaux au départ étaient français
- 1 médaillé de bronze
- 4 chevaux français dans le Top Ten



Championnat du Monde des Jeunes Cavaliers - Castelsagrat (France) :

Par équipe :

- Or : Bahreïn = 5/5 chevaux français
- Argent : France = 5/5 chevaux français
- Bronze : Italie = 2/5 chevaux français

En individuel :

- 9/16 chevaux français



Championnat d'Europe - Ermelo (Pays Bas) :

Par équipe :

- Or : France = 5/5 chevaux français
- Argent : Espagne = 3/5 chevaux français
- Bronze : Allemagne = 2/3 chevaux français

En individuel :

- 3 chevaux français aux 2 premières places
- 13 chevaux français dans les 15 premiers